

# LA CHUTE

*Albert Camus - Benoît Verhaert*

1—17 mars

## DOSSIER PEDAGOGIQUE

**Adresse**

78 rue du Sceptre  
1050 Bruxelles.

**Contact enseignants  
& associations:**

Tél. : 02/642. 20. 51  
[relations.publiques@varia.be](mailto:relations.publiques@varia.be)

**Réservation:**

+32 2 640 82 58  
[reservation@varia.be](mailto:reservation@varia.be)  
[www.varia.be](http://www.varia.be)

# La Chute

D'après Albert Camus

**Co-Mise en scène Claude Enuset, Benoît Verhaert**

**Avec :** Laïla Amezian, Almamy Barry, Benoît Verhaert / **Création sonore :** Hélène Lamy / **Scénographie et costumes :** Renata Gorka / **Création lumière :** Claude Enuset / **Adaptation du texte :** Benoît Verhaert.

Un spectacle du Théâtre de La Chute en coproduction avec l'Atelier 210. Avec la participation de la Maison de la Culture d'Arlon. Avec l'aide du Ministère de la Communauté française – Service du Théâtre et du Théâtre Varia.

Du 1<sup>er</sup> au 17 mars 2012- Petit Varia  
Du mardi au samedi à 20H

**Soirée spéciale et bord de scène:** *Mardi 6 et 13 mars, après spectacle*

Contacts : Caroline Safarian et Frédéric Lubansu  
02 642 20 51 [relations.publique@varia.be](mailto:relations.publique@varia.be)  
[www.varia.be](http://www.varia.be)

<b>BIOGRAPHIE D'ALBERT CAMUS</b>	<b>4</b>
<b>LA CHUTE, LE TEXTE</b>	<b>6</b>
RESUME	6
MOTS-CLEFS DE <i>LA CHUTE</i>	7
<b>LA CHUTE, GENESE D'UNE OEUVRE</b>	<b>9</b>
<b>ADAPTATION ET PROJET DE MISE EN SCENE</b>	<b>12</b>
UN THEÂTRE DE PROXIMITE	12
LA MUSIQUE	13
<b>L'AVIS DE LA PRESSE</b>	<b>15</b>

« L'homme qui parle dans *La Chute* se livre à une confession calculée. Réfugié à Amsterdam dans une ville de canaux et de lumière froide, où il joue à l'ermite et au prophète, cet ancien avocat attend dans un bar douteux des auditeurs complaisants. Il a le coeur moderne, c'est-à-dire qu'il ne peut supporter d'être jugé. Il se dépêche donc de faire son procès mais c'est pour mieux juger les autres. Le miroir dans lequel il se regarde, il finit par le tendre aux autres. Où commence la confession, où l'accusation ? Celui qui parle dans ce lieu fait-il son procès ou celui de son temps ? Est-il un cas particulier ou l'homme du jour ? Une seule vérité en tout cas, dans ce jeu de glace étudié : la douleur, et ce qu'elle promet. » Albert Camus



## BIOGRAPHIE D'ALBERT CAMUS

En cette année 2010 il y a 50 ans qu'un fatal platane a ôté la vie à Albert Camus. Triste anniversaire !...

Mais c'est l'occasion de remettre à l'honneur cet auteur majeur du 20<sup>è</sup> siècle.

### **1913- 1932 Une enfance pauvre**

Albert Camus naît à Mondovi (Algérie) le 7 Novembre 1913. Il est le second enfant de Lucien Camus, ouvrier agricole et de Catherine Sintès, une jeune servante d'origine espagnole qui ne sait pas écrire et qui s'exprime difficilement. Lucien Camus est mobilisé pendant la première guerre mondiale et meurt lors de la Bataille de la Marne. Le jeune Albert ne connaîtra pas son père. Sa mère s'installe alors dans un des quartiers pauvres d'Alger, Belcourt. Grâce à l'aide de l'un de ses instituteurs, M. Germain, Albert Camus obtient une bourse et peut ainsi poursuivre ses études au lycée Bugeaud d'Alger. Il y découvre à la fois les joies du football (il devient le gardien de but du lycée) et de la philosophie, grâce à son professeur Jean Grenier. Il est alors atteint de la tuberculose, une maladie qui plus tard, l'empêchera de passer son agrégation de philosophie.

### **1932-1944 Le militant et le résistant**

Il obtient son bac en 1932 et commence des études de philosophie. Cette année-là il publie ses premiers articles dans une revue étudiante. Il épouse en 1934, Simone Hié et doit exercer divers petits boulots pour financer ses études et subvenir aux besoins du couple. En 1935, il adhère au parti communiste, parti qu'il quittera en 1937. En 1936, alors qu'il est diplômé d'Etudes Supérieures de philosophie, il fonde le Théâtre du Travail et il écrit avec 3 amis Révolte dans les Asturies, une pièce qui sera interdite. Il joue et adapte de nombreuses pièces : Le temps du mépris d'André Malraux, Les Bas-Fonds de Gorki, Les frères Karamazov de Dostoïevski. En 1938, il devient journaliste à Alger-Républicain où il est notamment chargé de rendre compte des procès politiques algériens.

La situation internationale se tend. Alger-Républicain cesse sa parution et Albert Camus part pour Paris où il est engagé à Paris-Soir. C'est le divorce d'avec Simone Hié, et il épouse Francine Faure.

En 1942 il milite dans un mouvement de résistance et publie des articles dans Combats qui deviendra un journal à la libération. Cette année-là il publie l'Etranger et le Mythe de Sisyphe chez Gallimard. Ces deux livres enflamment les jeunes lecteurs et valent à Albert Camus d'accéder, dès cette année-là, à la notoriété. En 1944 il fait la rencontre de Jean-Paul Sartre. Ce dernier souhaiterait qu'il mette en scène sa pièce Huis Clos. C'est l'époque où les deux philosophes entretiennent des rapports amicaux : "l'admirable conjonction d'une personne et d'une oeuvre" écrit Sartre de Camus. Leurs relations vont pourtant s'envenimer jusqu'au point de non retour.

### **1945-1957 Le témoin engagé**

En 1945, c'est la création de Caligula, qui révélera Gérard Philippe. Deux ans après, il publie La Peste qui connaît un immense succès. C'est cette année-là qu'il quitte le journal Combat.

En 1951, publication de l'Homme Révolté qui vaut à Camus à la fois les foudres des surréalistes et des existentialistes. Des surréalistes tout d'abord : André Breton est furieux des propos de Camus sur Lautréamont et Rimbaud. Les existentialistes se déchaînent quant à eux, en publiant un article très critique dans Les temps Modernes, revue dont le directeur n'est autre que Jean-Paul Sartre. L'année suivante ce sera la rupture définitive entre Camus et Sartre. Albert Camus subit alors avec une grande douleur la situation algérienne. Il prend position, dans l'Express, au travers de plusieurs articles où il montre qu'il vit ce drame comme un "malheur personnel". Il ira même à Alger pour y lancer un appel à la réconciliation. En vain. En 1956, il publie La chute ; une oeuvre qui dérange et déroute par son cynisme et son pessimisme.

### **1957-1960 Le Nobel, la mort**

Albert Camus obtient le prix Nobel en octobre 1957 " pour l'ensemble d'une oeuvre qui met en lumière, avec un sérieux pénétrant les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes". Il a alors 44 ans et est le neuvième français à l'obtenir. Il dédie quant à lui son discours à Louis germain, l'instituteur qui en CM2 lui a permis de poursuivre ses études. Il est félicité par ses pairs, notamment Roger Martin du Gard, François Mauriac, William Faulkner.

Lui pourtant regrette : il aurait souhaité que cette distinction revienne à André Malraux, son aîné, qu'il considère aussi comme un maître. 3 ans après, le 4 janvier 1960, il se tue dans un accident de voiture. Le destin. Alors qu'il avait prévu de se rendre à Paris par le train, Michel Gallimard lui propose de profiter de sa voiture. Près de Sens, pour une raison indéterminée, le chauffeur perd le contrôle du véhicule. Albert Camus meurt sur le coup. On retrouve dans la voiture le manuscrit inachevé du Premier Homme. Dans l'une de ses poches, il y avait également un billet de chemin de fer.

D'après : <http://www.alalettre.com/camus-bio.php>

## LA CHUTE, LE TEXTE



©Madeleine Tirtiaux

### RESUME

« Le texte de *La chute* se divise en six séquences (qu'on hésite à appeler « chapitres » puisque Camus ne les a pas numérotées), correspondant à 5 journées.

#### *Première journée.*

A Mexico-City, petit bar louche d'Amsterdam, un consommateur qui se présente sous le nom de Jean-Baptiste Clamence engage la conversation avec un compatriote de passage. Quadragénaire, ancien avocat parisien qui a quitté la capitale, Clamence exerce désormais la profession de « juge-pénitent ». Il parle à son interlocuteur de la Hollande (« *La Hollande est un songe, monsieur* ») et le raccompagne jusqu'à proximité d'un pont. « *Je vous quitte près de ce pont. Je ne passe jamais sur un pont, la nuit. C'est la conséquence d'un vœu.* »

#### *Deuxième journée.*

« *Qu'est-ce qu'un juge pénitent ?* » La question, posée par Clamence lui-même, ne recevra de réponse que plus tard. Clamence explique en attendant comment il en était arrivé à mener ce qu'on appelle une « vie réussie » jusqu'au soir où il ressentit un malaise en entendant sur le pont des arts, un rire dont il ne put découvrir la provenance. Rentré chez lui, il sourit devant sa glace, mais il lui sembla que son sourire était double.

#### *Troisième journée.*

Clamence poursuit sa confession le long des canaux. Le rire mystérieux a détraqué la belle harmonie de son existence et lui a fait découvrir la honte. Une nuit de novembre, deux ou trois ans avant le soir où il avait cru entendre ce rire, il avait été surpris par le bruit provoqué par la chute, dans la Seine, du corps d'une jeune femme qu'il venait d'apercevoir, accoudée au parapet, alors qu'il traversait le pont Royal. L'eau était froide. « *Trop tard, trop loin...* » Il avait poursuivi son chemin.

### ***Quatrième journée.***

Clamence visite avec son compagnon l'île de Marken. Il raconte comment, le rire de ses contemporains l'ayant conduit à découvrir sa propre duplicité, il décida de se mettre du côté des rieurs et de bousculer les valeurs humaines et sociales.

Clamence vogue désormais sur le Zuiderzee et explique comment il s'adonna à la débauche, une « débauche libératrice ». Diminuant sa vitalité, elle atténuait sa souffrance. Un point noir aperçu un jour sur l'eau le ramena à la réalité : il fallait vivre dans le « malconfort ». Le mot désignait au Moyen Âge une cellule étroite où l'on souffrait tellement qu'on se sentait coupable. On ne peut du reste affirmer l'innocence de personne, pas même du Christ.

### ***Cinquième journée.***

Clamence, malade, reçoit son compagnon dans sa chambre. Il lui raconte qu'à une époque où il avait été désigné comme « pape » dans un camp de prisonniers, il avait refusé de l'eau à un camarade dont il avait la charge. « *A propos, voulez-vous ouvrir ce placard, s'il vous plaît* » : il contient *Les Juges intègres*, panneau jadis volé et jamais retrouvé du tableau de Van Eyck, *L'Agneau mystique*. Ayant séparé la justice de l'innocence, Clamence peut exercer son métier de juge-pénitent, métier qui consiste à tracer de soi-même le portrait le plus noir, puis à le tendre à ses interlocuteurs pour qu'ils découvrent comme dans un miroir leur propre noirceur. Ainsi Clamence a-t-il trouvé le confort qu'il a cherché toute sa vie.

Si l'autre est un policier, il l'arrêtera sans doute pour le recel du tableau. Hélas ! L'autre n'est pas un policier : il exerce à Paris la profession d'avocat.

## **MOTS-CLEFS DE LA CHUTE**

### **CLAMENCE, Jean-Baptiste**

Le héros de *La Chute* se présente sous le nom de Jean-Baptiste Clamence. On suppose que, tel un comédien de profession, il dissimule sa véritable identité sous un pseudonyme qui correspond à son rôle.

Comme il use et abuse des symboles, affecte les références aux Saintes Ecritures et ne manque pas de cynisme, son prénom se lira comme celui du précurseur du Christ. Désigné par Dieu, saint Jean-Baptiste a en effet mené une vie d'ascète et baptisé ses disciples, puis Jésus lui-même, dans les eaux du Jourdain. *Vox clamans in deserto* (« voix qui prêche dans le désert ») selon les Evangiles, il justifie également le patronyme que s'est attribué le héros de Camus. (...)

### **CULPABILITE. (...)**

De quoi dois-je ou puis-je m'accuser ? De quoi m'accuse la société ? Ces questions sont au cœur de *La Chute* comme elles étaient au cœur de *L'Etranger*. Le sentiment de culpabilité éprouvé ou feint par Clamence touche en priorité à sa manière d'être (contentement excessif de soi, décalage entre l'image qu'il donnait de lui en société et ce qu'il était réellement, bref un état permanent du mensonge). Comme il ne saurait être condamné seulement pour ce qu'il *était*, Clamence s'accuse aussi de ce qu'il a *fait* (indifférence criminelle envers une jeune femme désespérée et envers un compagnon de captivité). Mais la culpabilité, pour être officiellement reconnue, doit être accompagnée d'un châtement. Les crimes de non-assistance à personnes en

danger, qu'il a avouées ou inventées, n'ayant aucune chance de le mener en justice, Clamence clôt sa confession par la révélation d'un autre crime (le recel d'un tableau), moins grave aux yeux du lecteur, et pourtant passible de prison. (...)

In *Dictionnaire Albert Camus*, sous la direction de Jeanyves Guérin, éd. Robert Laffont, 2009



©PierreBodson

## LA CHUTE, GENESE D'UNE OEUVRE

D'après Benoît Verhaert

Elle remonte à ce fameux désaccord avec **Sartre**, qui dégénéra en querelle, puis en brouille définitive. Le désaccord était d'ordre philosophique. Camus se défendait d'être **existentialiste**.

*" Sartre et moi, disait-il, nous étonnons toujours de voir nos deux noms associés...Sartre est un existentialiste, et le seul livre d'idées que j'ai publié : Le Mythe de Sisyphe, était dirigé contre les philosophes dits existentialistes. "*

Sartre confirme cette divergence : « *La philosophie de Camus est une philosophie de l'absurde, et l'absurde naît pour lui du rapport de l'homme et du monde, des exigences raisonnables de l'homme et de l'irrationalité du monde... » Ce que moi j'appelle absurde est une chose très différente: c'est la contingence universelle de l'être...c'est ce qu'il y a dans l'être de donné, d'injustifiable, de toujours premier..."*

Donc aux yeux des existentialistes il n'y a pas de sens donné à la vie : ce qui est pourrait tout aussi bien ne pas être. Du moment que l'homme pourrait aussi bien ne pas être, il ne peut être considéré comme sa propre fin. Il doit inventer quelque chose qui le dépasse, qui constitue ce que les philosophes nomment sa transcendance.

### **Aux yeux de Camus, au contraire, l'homme est sa propre fin.**

Quand Camus s'éloignera du **parti communiste**, sa rupture avec Sartre sera définitivement consommée. Dans *Les Temps modernes*, la revue de Sartre, un collègue de celui-ci commentera la parution de *L'Homme Révolté* en reprochant à Camus : "...un humanisme vague, juste relevé de ce qu'il faut d'anarchisme..." ainsi que "...son incapacité à passer de la révolte métaphysique à la révolte politique..."

Camus, blessé, leur répondra avec virulence : *" Paris est une jungle, et les fauves y sont miteux...Parvenus de l'esprit révolutionnaire nouveaux riches et pharisiens de la justice. Sartre, l'homme et l'esprit, déloyal...Existentialisme. Quand ils s'accusent on peut être sûr que c'est toujours pour accabler les autres. Des juges pénitents. "*

Et voilà, la problématique de *La Chute* est en place.

*La Chute* a failli avoir pour titre : **Un héros de notre temps**. Selon Camus lui-même c'est " *le portrait d'un petit prophète comme il y en a tant aujourd'hui. Ils n'annoncent rien du tout et ne trouvent pas mieux à faire que d'accuser en s'accusant eux-mêmes. "*

Le personnage, dans le texte, se présente comme un : *" prophète vide pour temps médiocre "*.

C'est à dire qu'il n'a rien à annoncer, son rôle se bornant à témoigner du néant de notre époque.

Mais si *La Chute* n'avait été qu'une attaque en règle, qu'un règlement de compte avec Sartre et ses disciples, comme Camus avait l'intention de le faire, au départ, ce livre n'aurait jamais

eu la puissance qu'il a en définitive, il n'aurait été qu'un pamphlet anecdotique sans grand intérêt pour nous, qui sommes extérieurs à cette querelle de philosophes des années 50.

Le résultat est un combat vertigineux de l'auteur avec ses propres démons.

Sartre dira de Camus par rapport à son personnage que : " *Il s'y montre et s'y cache tout entier.* " Et ça, ni Camus, ni personne ne le démentira.

C'est ce qui donne une portée universelle à cette oeuvre, c'est ce qui la rend si désespérée peut-être mais si humaine. On sent tellement à chaque page le trouble de son auteur, les doutes, les angoisses et les colères, l'impuissance et l'appel de l'homme et de l'artiste fragilisé qu'était Camus à cette époque. En effet, Camus a traversé une grave crise personnelle dans les années d'élaboration de *La Chute*, et sans doute au-delà.

Après avoir rompu avec le communisme, après sa querelle avec Sartre, la **guerre d'Algérie** le déchire dans ses tripes. C'est toute son enfance qui est assassinée. Il est incapable de se positionner clairement dans ce conflit, de prendre parti sans trahir un camp, les pieds-noirs ou les musulmans. Il est coupé en deux. ( dans *La Chute* Clamence évoque l'horrible dilemme de cette femme à qui un officier nazi demande de choisir celui de ses deux fils qui doit être exécuté, si elle n'en désigne aucun les deux seront tués)

Cette impuissance le déprime. Son silence est très critiqué par les artistes parisiens "engagés ".

L'appel qu'il lance alors à Alger en faveur d'une trêve civile l'isole d'avantage, empêtré dans une bonne volonté qui risque de ressembler à une bonne conscience. On le traite de " saint laïque ". Il se pose des questions sur l'utilité de son métier, il perd la foi en son art.

Après son succès littéraire fulgurant, il reste longtemps sans écrire une ligne. Sa femme tente de se suicider....Il culpabilise. Bref, quand il plonge dans la rédaction de *La Chute*, Camus est en proie à de gros problèmes de conscience.

Et c'est bien ça le thème : la **CONSCIENCE**, celle qui fait de nous des êtres lucides, des êtres humains, celle aussi qui nous ronge de l'intérieur, ce regard sur nous-mêmes qui nous dédouble, qui nous juge, qui nous fait perdre l'innocence.

Et c'est la chute.

*La Chute* est assurément le récit que Camus a, plus que tout autre, remis sur le métier.

On sait qu'il en a plusieurs fois changé le dénouement. Il a aussi beaucoup hésité sur le titre. Ainsi ce roman a failli s'intituler : *Un héros de notre temps*, *Un puritain de notre temps*, mais aussi : *Le Pilon*, ou encore *Le Cri*.

Le titre définitif sera finalement l'idée d'un ami romancier.

" **On dira La Chute de Camus !** " ironisa celui-ci.

*La Chute*, au **sens biblique** du terme, désigne l'événement par lequel l'homme, à l'origine, en commettant une faute grave contre Dieu, a perdu l'état bienheureux dans lequel il se trouvait pour tomber dans sa misérable condition actuelle assortie de la souffrance et de la mort.

C'est la faute d'Adam, le premier homme, qui marquera toute sa descendance. Quand Camus

écrit *La Chute*, il a déjà en tête le plan de son prochain roman : *Le Premier Homme*.

Les premières pages qu'il rédigea avant sa mort étaient intitulées " *Recherche du père* ". Rappelons que le père de Camus est mort à la guerre, en 1914, un an à peine après la naissance de son fils. Ce roman devait être une évocation de son enfance, de son innocence perdue dans son paradis perdu, l'Algérie. Ce roman devait entamer un nouveau cycle dans l'oeuvre de Camus, plus optimiste. **Après l'Absurde et la Révolte, Camus avait annoncé le cycle de l'Amour.**

*La Chute* n'était donc pas le " testament " de Camus, mais seulement une sorte de préambule négatif avant un nouveau chapitre plus lumineux, une sorte de catharsis pour mieux se retrouver, un règlement de compte courageux et salutaire avec lui-même.

Camus n'était pas chrétien, "...pas chrétien pour un sou, disait-il, j'ai beaucoup d'amitié pour le premier d'entre eux, j'admire la façon dont il a vécu, dont il est mort, mon manque d'imagination m'interdit de le suivre plus loin... Mon royaume tout entier est de ce monde. "

Mais Camus règle ses compte avec cette culture chrétienne de notre vieille Europe, ce culte de la **culpabilité**, cette idée, au coeur de la foi des premiers chrétiens, que toute souffrance suppose une faute antérieure, et que plus la victime souffre, mieux elle prend conscience de sa culpabilité.

Cette fascination pour le jugement, cette conviction qu'il n'y a pas de fumée sans feu, poussa certains à penser, par exemple, que si les Juifs étaient à ce point persécutés, c'était le signe qu'ils devaient bien, d'une façon ou d'une autre, être coupables... Si bien que, en poussant cette logique jusqu'au bout, Clamence arrive à la conclusion que le Christ lui-même n'était pas innocent, coupable dès sa naissance du massacre des innocents, et qu'il fut donc conduit finalement à une sorte de suicide.... Blasphème suprême !

### **La question du suicide est au centre de l'oeuvre de Camus.**

Rappelons-nous bien sûr de l'incipit fracassant du **Mythe de Sisyphe**, écrit en tout début de carrière : "*Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie.* "

La réponse à cette question que Camus formulera pendant toute sa vie littéraire est que : "***Le seul rôle véritable de l'homme, né dans un monde absurde, est de vivre, d'avoir conscience de sa vie, de sa révolte, de sa liberté.*** "

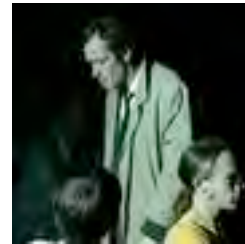
Le suicide est la charnière du récit de *La Chute*. Cette femme qui se jette dans la Seine sous les yeux de Clamence, cette silhouette sans visage, sombre et tenue, à peine entrevue, et puis engloutie dans les eaux froides du fleuve indifférent, c'est un ange qui tombe, c'est l'innocence qui meurt.

Mais ce n'est pas Clamence qui se suicide, il n'est qu'un témoin distant, étranger, qui n'intervient pas, presque indifférent, jusqu'à ce que beaucoup plus tard un éclat de rire glacial ne le réveille, un rire sorti de nulle part, d'aucune bouche, le rire du fleuve peut-être. Ce rire qui dénonce la lâcheté de sa non-intervention, c'est l'éveil brutal de sa conscience, c'est le début de la maladie de la culpabilité. Camus se relèvera de cette période difficile, il aura même le prix Nobel, peu de temps après.

## ADAPTATION ET PROJET DE MISE EN SCENE

" Nous sommes au coeur des choses. Avez-vous remarqué que les canaux concentriques d'Amsterdam ressemblent aux cercles de l'enfer ? L'enfer bourgeois, naturellement, peuplé de mauvais rêves. Quand on arrive de l'extérieur, à mesure qu'on passe ces cercles, la vie, et donc ses crimes, devient plus épaisse, plus obscure. Ici, nous sommes dans le dernier cercle. "

*La Chute*



©PierreBodson

### UN THÉÂTRE DE PROXIMITÉ

Benoît Verhaert : « Le premier principe de cette adaptation c'est d'écrire une partition pour **un théâtre de proximité**. Le but du jeu étant d'inviter le spectateur à rentrer dans la bulle de Jean-Baptiste Clamence.

Pour ce faire, nous avons produit ce qu'on appelle une "petite forme".

Plus précisément, nous voulons faire ce qu'on pourrait appeler du "**Café-Théâtre Dramatique**", c'est-à-dire en prenant l'expression "Café-Théâtre" au pied de la lettre, donc en faisant du théâtre dans un café, en mettant en scène un texte fort de la littérature dans un espace de bar ou de cabaret, et donc dans un rapport de grande intimité avec le public.

Et justement le décor du récit de Camus est un café.

La Chute nous raconte l'histoire d'un homme seul, Jean-Baptiste Clamence, cherchant dans un bar de nuit d'Amsterdam, le Mexico-City, quelqu'un pour écouter la confession de sa lente descente aux enfers.

Camus suggère un interlocuteur que Clamence retrouve plusieurs jours de suite dans ce bouge, puis dans les rues de la ville et ensuite chez lui.

L'adaptation propose un vrai monologue, dans une unité de temps et de lieu.

Le procédé est celui que décrit Dostoïevski à propos des *Mémoires écrites dans un souterrain*, dont Camus s'est inspiré : " *Tantôt l'homme se parle à lui-même, tantôt il s'adresse à quelque auditeur invisible, à une sorte de juge* " Il n'y aura donc pas d'acteur incarnant l'interlocuteur de Clamence. Celui-ci apparaîtra donc, comme un homme seul au milieu des spectateurs, égaré, tourmenté, se parlant à lui-même, entre ses dents.

La lumière, en faisant une sorte de zoom sur lui, rendra son soliloque intelligible.

Bien sûr, le but de cette âme en peine est de rentrer en contact avec ses semblables, pour tromper son insupportable solitude mais aussi, et surtout, parce que, des profondeurs des ténèbres où il est descendu, il a un message à délivrer à ses congénères.

Car notre homme est un prophète, comme l'indiquent son prénom (Jean-Baptiste) et

son nom (Clamence = vox clamans in deserto ).

Dès que l'occasion se présentera il fera de ce bar mal famé son église, sa chaire de vérité.

Parfois, donc, il sortira de sa bulle et de ses gongs pour clamer au monde les sentences du " **juge-pénitent**" qu'il prétend être.

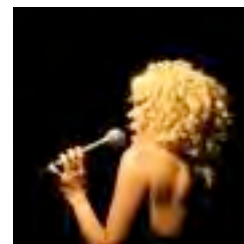
Mais qu'est-ce qu'un "juge-pénitent" ?

C'est le mystère qu'entretiendra Clamence jusqu'à la fin de son sermon.

La caractéristique principale de ce spectacle est de mettre le spectateur en situation.

La jauge est limitée à une centaine de spectateurs maximum, afin que chacun soit au plus près du texte. Le spectateur est quasi mis à contribution. Il est pour ainsi dire figurant, comme un client de ce bar d'Amsterdam. Mais pas d'inquiétude, personne ne sera pris en otage, personne ne devra monter sur la scène, etc...non, mais  **ce principe de grande proximité avec le public confère à chacun une responsabilité importante car cette intimité rend le spectacle fragile.**

Le but du jeu est de créer une atmosphère de laquelle naîtra la représentation. Nous ne sommes pas dans la configuration habituelle d'une salle de spectacle, la pièce ne sera pas interprétée frontalement sur une scène. Le théâtre surgira du public,  **l'acteur sera parmi les spectateurs**, entre les tables, le texte se fauilera dans les oreilles, insidieusement, comme un serpent venimeux.



©PierreBodson

## LA MUSIQUE

Parlons maintenant de l'autre caractéristique principale de cette adaptation.

A plusieurs reprises le monologue sera interrompu par la voix chaude d'  **une chanteuse de Jazz**, interprétant quelques standards rendus célèbres par Billie Holliday, Jane Lee, Cassandra Wilson...

Bien sûr, ce personnage n'existe pas dans le récit de Camus, mais il nous a paru opportun d'intégrer dans cette version scénique une chanteuse et ce pour plusieurs raisons.

D'abord, par la sensualité de sa voix, elle évoque elle aussi la chaleur du "quartier rouge" d'Amsterdam. Ensuite, cette présence féminine rappelle cette inconnue qui a sauté dans la Seine, une nuit, sous les yeux de Clamence, et qu'il n'a pas secourue.

C'est la charnière du récit :  **la chute du corps de cette femme a provoqué la chute de l'âme de Clamence.**

On imagine que Clamence a repéré cette chanteuse un soir dans ce cabaret, qu'elle l'a

replongé dans le souvenir de cette suicidée parisienne, et que depuis, il vient la voir et l'entendre tous les soirs dans ce cabaret sordide, irrésistiblement hypnotisé, comme pour se retourner le couteau dans la plaie de sa conscience.

Camus a failli appeler son récit "*Le Cri*".

Le chant symbolise donc ce cri qui hante Clamence. La chanteuse s'appelle **Laïla Amezian**. C'est une véritable diva de notre communauté. Elle est d'origine marocaine et chante un jazz teinté d'orientalisme. Outre son immense talent, sa personnalité et son style me semblent particulièrement adéquats pour ce spectacle car ses origines méditerranéennes renvoient non seulement à l'exotisme des femmes d'Amsterdam dont parle Clamence mais aussi à Camus lui-même, qui était donc un Français d'Algérie.

La grande particularité de la prestation de Laïla, dans notre spectacle, sera qu'elle chantera ces standards de Jazz **a capella**. Ça donne un ton tout à fait étrange à ces airs qu'on connaît, ça a quelque chose d'envoûtant.

Mais surtout, La Chute est l'histoire d'une solitude, et cette voix a capella, chaude et fragile, raconte, en parallèle, comme un écho, une autre solitude. »

## L'AVIS DE LA PRESSE

### LA CONSCIENCE DISSEQUEE

Marie Baudet, Mis en ligne le 16/09/2010

Benoît Verhaert adapte, joue et met en abyme "*La Chute*" de Camus. Comme dans un café d'Amsterdam. Comme dans l'ivresse dorée du genièvre.

Café Central, Bruxelles, un soir de toute fin d'été au ciel menaçant. Première étape d'un spectacle qui ira d'estaminet en débit de boisson, en passant par des théâtres aussi.

Après avoir interprété le Meursault de "*L'Etranger*", le comédien Benoît Verhaert campe Jean-Baptiste Clamence, le narrateur du roman d'Albert Camus (1956) dont il signe aussi l'adaptation et la mise en scène (avec Claude Enuset). Cet homme, juge pénitent, jadis avocat à Paris, abonné au succès professionnel, orateur remarqué et séducteur patenté, aujourd'hui installé à Amsterdam, s'imbibe de genièvre dans les bars et dresse son autoportrait d'abord flatteur. Mais peu à peu, il revit en la racontant l'histoire qui le poursuit : un cri, un corps tombé dans la Seine, son immobilité à lui qui, du haut du pont, n'a tenté aucun geste de sauvetage. Les événements lui reviennent peu à peu à la mémoire, comme la cause de l'inanité présente de son existence. Sa solitude qu'il cherche à tromper à force de parole.

Le monologue singulier de "*La Chute*" est ici, par choix, mis en abyme. Le cadre du roman est un bar de nuit; des bistrots, réels ou reconstitués, accueillent les représentations. "Mexico City" s'affiche au mur, sur de brillants coussins gonflés. Un grand serveur black à l'accent hollandais prononcé bien qu'artificiel (Almamy Barry) assure les transitions, une chanteuse en fourreau bleu à sequins et à la voix de velours (Laïla Amézian) habite d'émouvants interludes. Des nappes métallisées recouvrent les tables sous une lumière rougeoyante. Renata Gorka signe les costumes et une scénographie qui, dans le principe et le dispositif lui-même, fait écho à l'affection de Benoît Verhaert pour le café-théâtre.

En trench, le cheveu gominé, le verbe haut et sûr, son Clamence déambule parmi les clients du café, ses auditeurs, son public.

Amsterdam est décrite avec tant de justesse, entre les brumes du jour et les ors de la nuit, ceinte de canaux, envahie de bicyclettes noires à guidon haut, qu'on s'attendrait presque à y plonger à la sortie. De fait, dehors, les pavés luisent sous la pluie, on n'en est pas si loin.

La barbe naissante, le pas plus vacillant, les souvenirs se bousculant, le narrateur oscille entre confession et accusation, refuse d'être jugé, porte lui-même des jugements.

C'est une forme théâtrale finalement assez traditionnelle que propose ici Benoît Verhaert, dans un spectacle sincère et dense, toujours littéraire mais auquel il apporte par sa présence une vraie épaisseur. Captivé par la notion de conscience, souvent marquée dans ses choix, l'acteur et metteur en scène l'épingle chez Camus avec une espèce de ferveur interrogative, touchante.